

## ÉLOGE PARADOXAL DU PLURILINGUISME

François RASTIER  
UMR 7114 et ERTIM (Inalco), Paris

[Exposé ouvrant les premières Assises européennes du plurilinguisme, qui se sont déroulées à l'École normale supérieure et au Sénat, du 23 au 25 novembre 2005, à paraître dans *Plurilinguisme, interculturalité et emploi : défis pour l'Europe*]

Le mythe de Babel laisse planer sur le multilinguisme le souvenir d'une malédiction. Toutefois, avant de le narrer, la *Genèse* donne à propos des fils et petits-fils de Noé une autre version de la diversité linguistique : « Chacun eut son pays suivant sa langue et sa nation selon son clan » (10, 2-5)<sup>1</sup>. À la malédiction implicite du monolinguisme, je voudrais opposer la bénédiction de Babel en citant à ma façon le Coran : « Nous vous avons divisé en langues et en nations pour que vous appreniez les uns des autres »<sup>2</sup>.

### 1. Entre monolinguisme et polyglossie

Le monolinguisme reste une exception, car les deux tiers de l'humanité parlent plus d'une langue chaque jour — et souvent quatre ou cinq. Il n'est pas besoin d'aller au Mali pour s'en rendre compte : dans les Grisons, par exemple, on peut parler romanche à la maison, italien chez le marchand de légumes, allemand chez l'électricien<sup>3</sup>.

Pour accéder au plurilinguisme, il faut s'appuyer sur un monolinguisme de qualité : en d'autres termes, on ne peut véritablement apprendre d'autres langues que si l'on connaît bien la sienne. En effet, la maîtrise d'une langue engage aussi bien l'*expression* de l'individu que la *communication sociale* et la *transmission culturelle*. Qu'un de ces trois facteurs fasse défaut, l'équilibre se rompt, et la violence peut faire irruption. Un jeune émeutier déclarait récemment à un journaliste : « On n'a pas les mots pour exprimer ce qu'on ressent ; on sait juste parler en mettant le feu »<sup>4</sup>.

*Situation des langues.* — On ignore combien de langues la planète a compté. On estime qu'en deux siècles six mille sont mortes. Il en reste à peu près autant qui disparaissent au rythme moyen de 25 par an, dans une relative indifférence des linguistes<sup>5</sup>, voire dans le soulagement discret des responsables divers. On ne manque pas de rappeler pour minimiser la perte de ces monuments de l'histoire humaine que 96% des langues sont parlées par 3% des hommes, alors que 97% des hommes se partagent 4% des langues. Mais cet argument qui considère les minorités comme négligeables semble bien peu démocratique.

Dans ce siècle, selon les estimations, 50 % à 90% des langues vont disparaître, la plupart sans avoir été décrites. J'estime pour ma part à 10% les langues sur lesquelles nous

---

<sup>1</sup> Ce passage rappelle sans doute l'histoire d'une sédentarisation, lieu et langue devenant concomitants. Nous convenons dans ce qui suit de désigner par plurilinguisme l'usage individuel de plusieurs langues, et par multilinguisme la coexistence de plusieurs langues au sein d'un groupe social.

<sup>2</sup> Sourate *Les Appartements* (Al-Hujurât, verset 13). D'après les arabisants que j'ai pu consulter, ma traduction demeure légitime sinon licite.

<sup>3</sup> Ce genre de situation est ordinaire dans les Balkans. Rappelons les mémoires d'Elias Canetti, qui dans une province roumaine où l'on parlait de multiples langues, lisait *Les Misérables* dans le texte original à neuf ans (chose impensable à présent en France), sans parler de Strindberg à onze.

<sup>4</sup> *Le Monde*, 8 septembre 2005, p. 12 ; cf. aussi Frédéric Potet, « Vivre avec 400 mots », *Le Monde*, 18 mars 2005.

<sup>5</sup> Ils préfèrent parfois s'intéresser à des phrases comme *George Sand est sur l'étagère de gauche, ou Toutes les filles aiment un garçon* (lequel ?).

disposons de ces trois documents de base que sont un dictionnaire, une grammaire, un recueil de textes – quelle que soit leur valeur.

Une langue disparaît quand ses locuteurs renoncent à la parler au profit de langues de communication plus valorisées. En revanche, comme on le voit pour des langues amérindiennes, au Guatemala par exemple, des politiques valorisantes d'enseignement et d'édition peuvent parfaitement enrayer le déclin de langues autrefois méprisées.

*Pourquoi apprendre plus d'une langue ?* — Un bon monolinguisme est une condition du plurilinguisme ; par exemple, les petits amérindiens scolarisés dans leur langue maîtrisent bien mieux l'espagnol.

Les capacités d'apprentissage étant limitées, dit-on, un préjugé de bon sens voudrait que l'on ne surcharge pas les programmes et les cervelles. Toutefois, les capacités du cerveau ne sont pas limitées *a priori* : sans être infinies, elles sont indéfinies. Au lieu d'une surcharge cognitive, comme on le croyait, le plurilinguisme induit une facilitation réciproque.

Selon une donnée constante des neurosciences, les circuits neuronaux qui ne sont pas activés, notamment dans l'âge tendre, disparaissent (c'est même ce que l'on a appelé le darwinisme neural). Puisqu'aujourd'hui les données anatomiques sont devenues les seules preuves recevables, certains résultats récents acquis par imagerie cérébrale donnent à réfléchir :

— Les langues apprises dans la prime enfance se situent dans une même zone, qui est celle de la langue maternelle chez le sujet monolingue.

— Les langues apprises ensuite se groupent dans une autre zone.

— Enfin, il est reconnu que l'acquisition d'une langue étrangère sert de guide à l'acquisition des langues suivantes<sup>6</sup>. Il est ainsi possible d'apprendre des familles de langues, et en un stage de six mois de gagner une compétence confortable dans l'ensemble des langues romanes (projet EuroCom).

Alors que certains linguistes cherchent de longue date un organe du langage, voici que nous en avons au moins deux : celui des langues maternelles (n'y en eût-il qu'une) et celui des langues étrangères. En d'autres termes, le plurilinguisme entraîne la spécialisation d'une zone cérébrale distincte de celle qui est active chez les sujets monolingues : ainsi le plurilinguisme fait-il littéralement partie de la *Bildung*, en révélant des capacités nouvelles.

Ne pas pouvoir apprendre de langues étrangères, cette privation est une aphasie optative qu'aucune prothèse interlinguale ne pourra compenser. Le plurilinguisme révèle en quelque sorte le cerveau à lui-même et l'on pourrait souhaiter que tous les décideurs s'inspirent de cette précieuse propriété.

Si la maîtrise de la langue maternelle conditionne l'apprentissage, la connaissance d'une langue étrangère a bien entendu des effets en retour et permet de mieux maîtriser la sienne<sup>7</sup>. Cela engage à mieux apprendre sa propre langue : outre qu'on ne peut maîtriser une autre langue que si l'on maîtrise suffisamment la sienne, seule la pratique d'une ou plusieurs autres langues peut nous en dévoiler les spécificités.

On peut devenir plurilingue sans se prétendre polyglotte : il faut fixer des objectifs raisonnables, comme de pouvoir sortir de son pays sans nécessairement parler l'anglais. Outre la langue maternelle, on peut préconiser l'apprentissage d'une langue de service et d'une langue de culture<sup>8</sup>, ces deux langues n'appartenant pas à la même famille. En l'occurrence, savoir, c'est pouvoir apprendre : par exemple, pouvoir lire un texte littéraire en traduction bilingue. Rien n'empêche ensuite la personne plurilingue de devenir polyglotte.

---

<sup>6</sup> On s'en rend compte par les erreurs : un Français qui apprend l'allemand puis l'anglais fera en anglais des germanismes plutôt que des gallicismes.

<sup>7</sup> Goethe disait ainsi : « J'aime bien parler français, ça me fait faire des progrès en allemand ». Il osait d'ailleurs, non sans humour, des gallicismes flagrants.

<sup>8</sup> La distinction nécessaire entre langues de culture et langues de service se trouve clairement exposée dans l'ouvrage de Pierre Judet de la Combe et Heinz Wisman, *L'avenir des langues — Repenser les humanités*, Paris, Cerf, 2004.

## 2. Les statuts divers des langues et des langages

*Rétrospection : qu'est-ce qu'une langue ?* — L'opinion commune que les langues sont des instruments de communication témoigne sans doute d'une double méprise. D'une part, les langues ne sont pas des instruments, mais un milieu, et à ce titre une part du monde où nous vivons – de même, pourrait-on dire, que l'air n'est pas l'instrument des oiseaux. D'autre part, si elles servent à communiquer, elles ne sont aucunement limitées à ce seul usage et accompagnent l'ensemble des activités humaines.

On a trop souvent réduit les langues à des dictionnaires et des grammaires, voire à des syntaxes. Il faut cependant tenir compte, outre du *système*, du *corpus* (corpus de travail, et corpus de référence), de l'*archive* (de la langue historique), enfin des *pratiques* sociales où s'effectuent les activités linguistiques. Pour l'essentiel, une langue repose sur la dualité entre un *système* (condition nécessaire mais non suffisante pour produire et interpréter des textes) et un *corpus* de textes écrit ou oraux.<sup>9</sup> La dualité entre corpus et système n'a rien d'une contradiction : elle est prise dans la dynamique qui constitue la langue dans son histoire et l'institue ainsi en *langue de culture*.

On utilise souvent des langues simplement véhiculaires : obtenues par restriction du système et dépourvues de corpus, ces *langues de service* se réduisent à des instruments de communication. Bien que les langues de service ne puissent servir de norme, la conception utilitariste du langage considère les langues de culture comme de simples instruments de communication. Procédant d'une philosophie du langage dite à bon droit *pragmatique*, elle ne retient des langues que l'interaction dans des situations « concrètes ». On lui doit par exemple le *Cadre européen de référence pour les langues*, établi par le Conseil de l'Europe. Dans ce cadre qui sert maintenant d'outil didactique dans de nombreux pays (au Mexique, par exemple) et dont je ne conteste aucunement les qualités techniques, il reste impossible de percevoir la différence entre une langue de culture et une langue de service. Or, quand les langues de culture sont réduites à des langues de service et mesurées à une aune utilitaire, elles deviennent interchangeables : comme toutes se valent, il semble naturel et légitime que la plus répandue l'emporte sur les autres.

Alors que les langues de service ont pour seule fonction de traiter de faits, les langues de culture sont porteuses de valeurs<sup>10</sup>. Les réduire à des langues de service, c'est s'interdire de percevoir ces valeurs. Vraisemblablement, la difficulté à mettre en évidence des valeurs européennes tient pour une part, dans le domaine du plurilinguisme, à une conception techniciste de la communication et à un utilitarisme spontané mais à tout le moins limité.

*Le charme nostalgique des langues régionales.* — Les programmes européens d'action en faveur des langues régionales s'accordent avec l'Europe des régions et ils ont d'ailleurs rencontré des revendications régionalistes. Toutefois, l'enseignement des langues nationales n'a pas toujours fait l'objet de programmes comparables, bien qu'elles soient dignes des mêmes attentions. Bien entendu, les langues régionales ne doivent pas être oubliées, mais leur promotion ne peut se faire aux dépens des langues nationales.

Le bergamasque a fait récemment l'objet d'un enseignement à la demande de la Ligue du Nord<sup>11</sup>. Pendant ce temps, à la Communauté européenne, l'italien disparaissait du nombre

---

<sup>9</sup> Dans ce corpus, les œuvres tiennent une place particulière parce qu'elles sont valorisées et ont le rang de parangons : par exemple l'italien n'est pas moins la langue de Dante que Dante le paragon historique qui a présidé à la formation de la langue italienne en tant que langue de culture (supplantant l'occitan). Plus généralement, bien des expressions, dictons et proverbes renvoient aux poètes, législateurs et historiens d'autrefois : ainsi, en chinois, des expressions en quatre caractères, qui fourmillent à l'écrit comme à l'oral.

<sup>10</sup> Les faits eux-mêmes ne sont discernés comme tels en fonction des valeurs qu'on y attache. Mais l'on sait que ce type de problème échappe naturellement aux administrations : elles ont à les traiter, non à les poser.

<sup>11</sup> La même question s'est posée pour les dialectes du sud italien, mais les parents ne voulaient pas qu'ils soient enseignés.

des langues internationales. Les particularismes doivent être respectés, mais pas nécessairement enseignés.

Alors qu'on souhaite limiter le nombre de traductions et le nombre des langues internationales en Europe, on peut craindre que l'élargissement en cours ne permette de renforcer l'hégémonie de cet anglais bureaucratique que certains appellent *l'Europanto*. Rétrospectivement, l'effort en faveur des langues régionales, si du moins il n'est pas une simple diversion, aura peut-être masqué la résistible évolution qui a fait d'un anglais restreint la langue de l'élargissement : en effet, les relations entre la Communauté et les pays candidats se déroulent uniquement en anglais.

*Première utopie de la perfection : les langages formels.* — Au regard de la raison dogmatique, les langues humaines sont imparfaites. Cela leur permet sans doute d'exprimer parfaitement notre finitude, car leurs prétendues imperfections pourraient bien être des conditions et des moyens d'adaptation.

On a voulu de longue date créer des langues parfaites pour rédimmer ces défauts : ce furent l'algèbre et toutes sortes d'idiomes idéaux. Les langages formels ne sont pas des langues<sup>12</sup> : s'ils ont un système de règles, leurs énoncés ne sont pas des textes et ils n'ont pas de corpus. Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, ils se sont développés parallèlement aux langues artificielles, pour remplir les mêmes objectifs de clarté, de régularité et de transparence – mais ils l'emportent bien entendu par leur productivité calculatoire.

Toute langue universelle se réduit en fait à un code (comme le Braille) ou à un format de codage et de transfert (comme le TCP-IP) : il n'y a pas de langue « supraconductive ».

*Deuxième utopie : les langues artificielles.* — Je les mentionne pour mémoire, car nos Assises sont consacrées aux langues historiques. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, Couturat et Léau en comptaient plus de 700 ; à présent, on en dénombre 4.000. Obtenues par restriction, les langues idéales sont parfaites, mais, comme les cités idéales, restent inhabitables. Les langues artificielles n'ont qu'un défaut, à leur perfection communicationnelle répond l'absence de la transmission culturelle : n'ayant pas d'histoire, elles n'ont pas de corpus et ne peuvent rien transmettre, car elle ne peuvent rien ajouter ni rien retrancher. Si les langues parfaites ne sont liées à aucune culture, c'est la rançon même de leur perfection.

Les langues artificielles cherchent leur voie entre les langues de service et les langages formels<sup>13</sup>. Le vingtième siècle a innové en créant deux nouvelles sortes de langues parfaites qui datent toutes deux des années 1930<sup>14</sup>.

— Les réseaux terminologiques que l'on doit aux théoriciens du cercle de Vienne, Wüster en premier lieu, et qui se sont développés ensuite en réseaux sémantiques, puis aujourd'hui dans ce qu'on appelle les ontologies<sup>15</sup>.

— Le *Basic English*, langue artificielle obtenue par réduction drastique de l'anglais et dont le propos de pénétration coloniale ne fait guère de doute : Ogden, créateur du *Basic*, ouvre pour l'enseigner le premier Institut d'Orthologie à Shanghai en 1937. La *novlangue* du célèbre roman d'Orwell, *1984*, est une satire du *Basic English*. Son intérêt politique et

---

<sup>12</sup> La distinction entre *langue* et *langage* n'est pas lexicalisée en anglais, d'où l'anglicisme *langues naturelles*.

<sup>13</sup> Giuseppe Peano, illustre logicien, est aussi l'inventeur d'une langue artificielle oubliée, sorte de latin sans flexions.

<sup>14</sup> Eco, qui suit *in petto* Couturat et Léau, ne les a pas distinguées, car elles n'existaient pas au temps où parut l'ouvrage qu'il a mis au goût du jour dans son essai sur les langues parfaites.

<sup>15</sup> Les objectifs apparentés des langages formels et des langues artificielles ont pu donner lieu à des systèmes combinés, petits langages semi-formels dont les arguments sont des termes (mots décontextualisés). Florissante avec le développement des ontologies, la problématique de la représentation des connaissances a multiplié ces semi-langages qui n'ont hélas ni la capacité calculatoire des langages ni la capacité expressive et communicationnelle des langues. Une sémiotique de ces artefacts reste à élaborer.

économique n'a évidemment pas échappé aux hommes d'état, comme Winston Churchill, qui s'en sont faits les promoteurs.

*Les langues de service.* — De l'akkadien au latin, du turc au français napoléonien, du swahili au bambara, elles ont toujours été nécessaires mais jamais suffisantes, des administrations impériales au *business* universel, en passant par les halls d'hôtel dans lesquels Siegfried Kracauer, sans doute influencé par *Mort à Venise*, voyait une allégorie de l'Enfer.

Les langues de service sont restreintes, fonctionnelles mais non historiques, sans diachronie et sans corpus. Leur compréhension varie à l'inverse de leur extension. En d'autres termes, plus on communique, moins on a à transmettre. En se mondialisant, une langue ne véhicule plus que le plus petit des mondes possibles. Ce monde devient un préfixe, comme *world* dans *world music* ; si vous me permettez un accès bénin de plurilinguisme, ce *World* me paraît le contraire d'un *Welt*.

L'anglais de culture, généralement assimilé à l'anglais britannique, est une première victime de l'anglais de service que certains nomment la *langue monolingue* : souvent, dans les congrès internationaux les Anglais ont du mal à se faire comprendre, car leur débit plus rapide, leur accent plus net, leur syntaxe plus riche, leur vocabulaire plus étendu les tiennent à l'écart.

Pardonnez ce persiflage, on retrouve dans les langues de service les plus universelles des caractéristiques des langues en voie d'extinction, comme les langues fuégiennes. Christos Clairis a bien montré leurs restrictions morphologiques, leurs simplifications syntaxiques<sup>16</sup>. Mais ces restrictions procèdent de raisons opposées : les petits groupes où tout est dit se comprennent à demi-mot et simplifient leur langage, comme des inconnus qui ont besoin de communiquer mais non de se comprendre.

Faute de pratiques variées, une langue de service ne connaît pas de division claire en discours, en genres et en styles. Aussi ne peut-on véritablement l'utiliser sur le régime de l'allusion ou du sous-entendu : par exemple, j'ai souvent entendu déplorer qu'il soit si difficile de faire sa cour dans une langue simplement véhiculaire, alors qu'on peut parfaitement y négocier des prestations sexuelles.

Entendons bien qu'il ne s'agit pas, ou pas simplement, de défendre une langue contre une autre. On se souvient du propos très fort de Pérez de Cuéllar, ancien secrétaire général de l'ONU<sup>17</sup> : « La France doit s'engager dans une lutte à outrance. Car une langue exprime un esprit, une psychologie, une vision du monde. L'hégémonie de l'anglais entraîne forcément une domination intellectuelle donc politique. » Je ne serais pas si pessimiste ni si belliqueux, malgré l'incontestable offensive de ceux qui veulent faire de la langue anglaise un moyen de pénétration politique et économique. Dans vingt ans, faudra-t-il défendre l'anglo-américain contre le chinois ? Mieux vaut défendre la pluralité des langues internationales de travail et d'échange ; et surtout découpler la question de l'usage des langues de communication des volontés d'hégémonie politique qui ne peuvent que faire obstacle au plurilinguisme.

*La place des langues anciennes.* — Le plurilinguisme n'est pas réservé à l'oral. Bizarrement, on dit *mortes* les langues qui ne sont plus faites que de textes vivants : Théocrite et Catulle n'ont pourtant rien perdu de leur fraîcheur. Les textes demeurent vivants tant que des lecteurs persistent à se les réapproprier : un livre fermé n'a pas de sens, un livre qu'on cesse de lire devient illisible<sup>18</sup>.

La force des langues anciennes, c'est qu'on ne peut pas s'y exprimer, s'y trouver ramené à soi-même, risquer d'être infantilisé par les méthodes de conversation. On est obligé d'affronter l'inquiétante familiarité de textes où toute compréhension doit être reconstruite. Bref, les langues anciennes exercent une critique silencieuse mais définitive à l'égard de la

<sup>16</sup> Cf. *Vers une linguistique inachevée*, Louvain, Peeters, 2005.

<sup>17</sup> Interview au *Figaro*, 17 novembre 2003.

<sup>18</sup> La réappropriation peut aller jusqu'à la restitution de la langue, comme en témoignent le latin humaniste, qui devint la langue parlée des savants, et de nos jours l'hébreu moderne ; le yiddish, fort d'un immense corpus, est en train de suivre sa voie.

conception pragmatique du langage et de l'idéologie communicationnelle : elles ne sont pas des instruments, mais fascinent par leur richesse.

Paradoxalement, une langue de service semble moins vivante qu'une langue morte, car elle se réduit à un code qui fait l'objet d'un apprentissage technique et non d'une transmission culturelle.

*Les langues de culture.* — La notion de *langue de culture* a été mal comprise, car on a pu y voir l'arrogance de certains grands pays du Nord. Toute langue est potentiellement une langue de culture par l'étendue de ce qu'elle peut transmettre. Les langues qui n'ont pas de tradition écrite sont des langues de culture par référence à leurs corpus oraux, dès lors qu'ils font l'objet d'une transmission créatrice : ici les rhapsodes voisinent avec les griots.

Une langue de culture repose sur un patrimoine de textes et d'usages, tels que les expriment les styles, les genres et les discours. Depuis la Renaissance, et surtout depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, l'édification des nations européennes s'est appuyée sur l'établissement patient et difficile de corpus de référence pour chaque langue nationale, considérés à bon droit comme l'expression de valeurs communes. Ce mouvement a précédé et dans une certaine mesure permis l'apparition des états européens modernes.

Une langue toutefois n'est pas un système clos et la notion de langue pure serait une absurdité, car on ne peut négliger les variations considérables selon les époques, les lieux et les pratiques sociales. En outre, les langues évoluent au contact les unes des autres. À ce principe général, les langues de culture ajoutent une dimension explicite et réfléchie. Comme chaque langue accroît son patrimoine par des emprunts comme par des traductions, les grandes langues de culture sont parvenues à assumer une sorte de plurilinguisme interne qui leur confère une fonction critique. Rappelons enfin cette singularité de l'Europe : depuis l'Antiquité, et déjà avec la dualité des langues internationales que furent le grec et le latin, l'établissement de valeurs communes est toujours passé par le multilinguisme.

Ressaissons les critères discriminants de la typologie que nous venons de présenter. Si les langues n'ont pas de fonction déterminée, elles revêtent des capacités différentes en regard des trois domaines anthropologiques que sont l'expression individuelle, la communication sociale et la transmission culturelle.

	<i>Expression</i>	<i>Communication</i>	<i>Transmission</i>
Langages formels	-	-	-
Langues artificielles	+-	+-	-
Langues de service	+-	+	-
Langues anciennes	-	-	+
Langues de culture	+	+	+

Tableau 1 : Comparaison des capacités des différents types de « langues »

### **3. L'offre éducative**

Les Assises du plurilinguisme se situent en amont d'une réflexion pédagogique ou didactique, mais le monde éducatif est évidemment concerné au premier chef. En particulier, la confusion entre langues de service et langues de culture y suscite des difficultés révélatrices qu'il importe de surmonter. Voici quelques exemples en France.

*L'école.* — La Commission Périssol, dont la compétence et la bonne volonté sont justement reconnues, propose comme objectif de « savoir communiquer dans sa langue » (sous-entendu le français) : « La maîtrise du maniement de la langue et des mots, et la capacité à l'utiliser comme instrument de communication constituent le fondement du travail de

socialisation qui incombe à l'école »<sup>19</sup>. Cette réduction « de bon sens » me paraît une erreur intellectuelle : par exemple, l'idiome SMS est tout à la fois un parfait instrument de communication et de socialisation ; cependant, il n'a rien à transmettre.

Dès lors qu'on la tient pour un instrument, la langue cesse d'être un objet d'étude et n'a plus à être enseignée pour elle-même. Le Bulletin Officiel 2005 en témoigne : « Le collège a pu apparaître, aux yeux de certains, comme le lieu où étaient privilégiés la grammaire, l'orthographe et l'étude de la langue » ; or, « au collège, l'étude de la langue n'est pas une fin en soi ». On ne saurait mieux dire.

*L'enseignement secondaire.* — L'offre diminue : il était naguère possible d'étudier trois, voire quatre langues sans l'anglais, l'offre à présent se limite à deux dont l'inévitable anglais. À l'exception notoire de cette langue, toutes les autres ont vu leur offre, leurs moyens et leurs horaires diminuer, les inscriptions devenir plus tardives<sup>20</sup>.

Parallèlement, le monolinguisme ne se porte pas au mieux. Les instructions et les manuels qui les reflètent ont pour effet de vider les langues de culture de leur contenu, car tout se vaut, au sens où toute production est également témoignage du code. Quelques exemples suffiront.

— *Le loup et l'agneau* de La Fontaine se trouve en face d'une photo de « l'Innocenti, petite voiture urbaine » (Delagrave, Première).

— Le lycéen doit rédiger une lettre ouverte : « après avoir relu la lettre de Saint Paul et, éventuellement, écouté la chanson de Jacques Brel, *Quand on n'a que l'amour* » (Delagrave, Première)<sup>21</sup>.

— On juxtapose Josette Alia et Aristote, Poirot-Delpech et Platon, Pierre Palmade et Edgar Poe, Muriel Robin et Ronsard (Delagrave, seconde, index). Les groupements de textes, en expansion croissante depuis vingt ans, sont un « instrument didactique » privilégié pour organiser ces disparates : c'est ainsi qu'au Capes 2001 les candidats ont eu à construire une séquence sur l'autobiographie en 3<sup>ème</sup> à partir de Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, Pablo Neruda, *J'avoue que j'ai vécu* et Amélie Nothomb, *Métaphysique des tubes*, l'iconographie étant assurée par Paul Gauguin, *Autoportrait au Christ*.<sup>22</sup>

Plus insidieuse, la juxtaposition, sur un pied d'égalité, de Ronsard et de Muriel Robin, ou encore de Bénabar et Proust démontre dans les faits que tout se vaut. Or, si tout se vaut, rien ne vaut : quelles valeurs l'école devrait-elle transmettre ?

Du fait indéniable que les contenus des textes classiques n'étaient plus perceptibles par les élèves, dès lors que l'on renonçait à les enseigner, une étrange démocratisation a consisté à voir partout et toujours la même chose, des mots de l'énonciation aux connecteurs argumentatifs et à la grille actantielle. En même temps, on assiste à l'effacement de tout corpus de référence, perçu comme norme d'une élite<sup>23</sup>.

Si tout se vaut, pourquoi aurait-on besoin de repères évaluatifs, ou tout simplement spatio-temporels ? On peut ainsi zapper entre des icônes, sans jamais avoir à se soucier du projet que porte un texte. Sous des dehors didactiquement irréprochables, on ne fait ainsi qu'intérioriser le premier commandement de la *pop culture* : *anything does*.

---

<sup>19</sup> *Le Monde*, 20.04.05, p. 10.

<sup>20</sup> Je connaissais un collégien qui apprenait deux langues, disait-il, l'anglais et l'anglais renforcé : outre une analyse profonde de la différence entre langue de service et langue de culture, ce propos recèle une bonne indication sur la tendance de l'offre en matière de plurilinguisme.

<sup>21</sup> Cité par Mona Ozouf, *Apprendre à ne pas lire*, 2005, p. 94.

<sup>22</sup> Un formateur en IUFM écrit à propos de la technique du groupement de textes : « Les professeurs de lettres l'exploitent à tous les niveaux, de la sixième à la terminale, car il apparaît de plus en plus clairement comme un instrument didactique qui permet de construire des savoirs et des savoir-faire ».

<sup>23</sup> Après avoir rappelé la définition du texte, les instructions officielles en vigueur pour le collège précisent bien : « On le distinguera d'*oeuvre*, qui s'emploie pour les textes *perçus comme littéraires*, et qui donc implique un jugement de valeur ». On se garde bien d'évoquer les textes littéraires.

*Université et recherche.* — L'une de mes thésardes, qui enseigne la linguistique en premier cycle d'une grande université parisienne, m'écrit : « Vocabulaire : il est extrêmement restreint. Ils ignorent, quasi-unaniment, le sens et (parfois même l'existence) de mots comme : *ineffable, irascible, peu ou prou*<sup>24</sup> [...]. Ils savent avoir entendu à un moment de leur vie les termes de 'complément d'objet direct' ou 'attribut du sujet' mais ils leur paraissent alors trop barbares pour être maîtrisés ; ainsi ne les ont-ils jamais apprivoisés et envisagent-ils de commencer la linguistique en arrivant vierges de connaissances grammaticales. » Naturellement, tous sont titulaires du baccalauréat, ce qui en dit long sur la situation dans l'enseignement secondaire<sup>25</sup>.

Alors que le français suffisait jusqu'ici, pour la nouvelle Agence Nationale de la Recherche, il faut aussi proposer les projets de recherche en anglais. C'est un signal fort aux jeunes chercheurs : point d'anglais, point de crédits. Détail révélateur, je reçois par ailleurs cette annonce : *COMPUTERS & PHILOSOPHY*, an International Conference, Le Mans University (*sic*), Laval, France, 3-5 May (*sic*), 2006<sup>26</sup>. On compte quatre anglophones parmi les invités... Or la philosophie vit de plusieurs traditions et repose donc sur toutes sortes de notions intraduisibles : Barbara Cassin a récemment publié un dictionnaire de philosophie qui se présente explicitement comme un dictionnaire des intraduisibles<sup>27</sup> et peut être lu comme un panorama de la tradition philosophique européenne.

On se demande parfois si le plurilinguisme le plus pratiqué ne serait pas le double langage : tout le monde se dit favorable au plurilinguisme, mais l'action publique va généralement à l'encontre de cette faveur déclarée.

#### **4. Enjeux économiques et culturels**

L'intérêt du plurilinguisme va bien au-delà des milieux culturels et éducatifs : c'est un important facteur de développement économique, tant pour la communication au sein des entreprises qu'entre elles et en direction des marchés.

Si 7% des entreprises en France ont déjà basculé vers l'anglais pour leur communication interne, l'échec de Renault dans l'emploi du tout-anglais avec ses filiales étrangères doit faire réfléchir.

Dans les affaires, parler la langue de l'interlocuteur permet de doubler pour ainsi dire le contenu de l'entretien. L'enjeu commercial est évident. Par exemple, de plus en plus de sites web sont multilingues et les sites marchands restent les plus avancés dans ce domaine.

On doit évoquer par ailleurs les droits linguistiques des travailleurs et de leurs familles, qu'ils soient dits immigrés ou expatriés : il faut multiplier les établissements internationaux. Pourquoi ne pas ouvrir des écoles en anglais pour les employés d'EuroDisney ?

Chacun devrait pouvoir travailler dans une langue qu'il connaît : or un logiciel sur deux est en anglais. On a décelé récemment à l'hôpital d'Épinal plusieurs centaines d'irradiations, dont plusieurs mortelles : le manuel d'utilisation mal compris était en anglais. De même, les informations juridiques doivent évidemment être accessibles ; or, par exemple, les règlements européens sur la sécurité au travail ne sont accessibles qu'en anglais.

---

<sup>24</sup> Elle précise : « Plusieurs élèves m'ont déclaré que j'avais fait une erreur en recopiant la phrase de Robert Martin – qui se trouve d'ailleurs être la suivante : « Au fond, nous sommes tous peu ou prou des linguistes » ! (*Comprendre la linguistique*, p. 10 ; l'*introduction* d'un ouvrage de *vulgarisation*).

<sup>25</sup> « Outre qu'ils n'ont jamais entendu parler de l'Athènes du V<sup>e</sup> siècle, si une seule élève (sur 40) ose avancer que Napoléon I<sup>er</sup> vivait dans les années 1800 (sans être certaine, toutefois, qu'il s'agit donc du XIX<sup>e</sup> siècle), tous en revanche sont unanimes pour placer Jules César vers –1000 (« au temps des Pharaons ») [...] Lorsqu'ils s'accordent unanimement à répondre que Montaigne est un auteur du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est parce que ce siècle recèle pour eux la somme des événements passés. Le présent, c'est le XXI<sup>e</sup> siècle ; ils se savent avoir « connu » le XX<sup>e</sup> siècle dans un passé assez récent (dont ils ne se souviennent plus) ; ils en concluent que le passé (ancien régime compris) se situe au XIX<sup>e</sup> siècle ».

<sup>26</sup> Cf. : [http://www.iut-laval.univ-lemans.fr/i-CaP\\_2006/](http://www.iut-laval.univ-lemans.fr/i-CaP_2006/)

<sup>27</sup> *Vocabulaire Européen des philosophies, dictionnaire des intraduisibles*, Seuil, Robert, 2004.

## 5. Identité européenne et cosmopolitisme

*Les obstacles : nationalismes et xénophobies.* — Si l'Europe s'est construite après la seconde guerre mondiale pour établir la paix, elle n'a pas pour autant écarté les menaces en son sein.

Postulant l'unité entre une langue, une nation, un état et un territoire, le rêve dangereux du nationalisme extrême né au XIX<sup>e</sup> siècle a été la cause ou le prétexte de bains de sang dont le dernier en date en Europe date d'une décennie. En réponse à l'argument racialement ordinaire que la langue est liée à l'identité de la population, on pourrait répondre par persiflage que nous n'avons pas à choisir entre la débilité consanguine et la vigueur hybride. La souveraineté peut s'exprimer par d'autres guises que le monolinguisme<sup>28</sup>. Question délicate, on remarque une corrélation entre le monolinguisme et la xénophobie, sans que l'on puisse cependant faire état d'une relation causale. Parallèlement aux critiques de certains politiciens sur les « cueilleurs d'olives », la romanistique allemande a connu des difficultés. En France, l'allemand subit un recul sans précédent ; l'arabe est en chute depuis le 11 septembre. En Belgique, on déplore le recul du flamand en Wallonie et du français en Flandre, à mesure qu'une partition de fait voire de droit est revendiquée par divers courants nationalistes<sup>29</sup>.

Dans ces conditions, par l'intercompréhension qu'il permet, le plurilinguisme apparaît comme un facteur ou du moins une condition de stabilité politique et même de paix.

*Les langues, objets culturels.* — Au plan international, des évolutions favorables se font toutefois jour. Le 20 octobre 2005, les pays membres de l'Unesco, par 148 voix pour, 2 contre (Etats-Unis et Israël) et 4 abstentions, ont adopté quasi unanimement une résolution sur l'exception culturelle qui marque un tournant dans la globalisation : les objets culturels ne sont plus considérés comme de simples objets marchands. Or les langues mériteraient parfaitement l'exception culturelle, car elles sont tout à la fois des œuvres collectives immémoriales et le matériau d'autres œuvres.

Le mardi 22 novembre 2005, avant-veille de nos Assises, sous le mot d'ordre « Plus tu connais de langues, plus tu es humain », la Commission européenne a réaffirmé son propre engagement en faveur du multilinguisme en adoptant la première communication de son histoire sur ce sujet. Ses propositions portent sur trois domaines distincts dans lesquels les langues occupent une place importante dans la vie quotidienne des Européens : la société, l'économie et les relations de la Commission elle-même avec les citoyens de l'Union. La Commission incite les États membres à jouer leur rôle dans la promotion de l'enseignement, de l'apprentissage et de l'utilisation des langues<sup>30</sup>. Comme l'a déclaré Ján Figel, le premier commissaire chargé de l'éducation, de la formation, de la culture et du multilinguisme : « Ce sont les langues qui font de nous des êtres humains, et la diversité linguistique de l'Europe se trouve au cœur de son identité. ».

Construite dans des échanges multilingues, la civilisation européenne ne pourrait que s'appauvrir dans un espace monolingue, car ses valeurs s'expriment dans sa diversité. La diversité culturelle est un facteur de choix et donc de liberté. Un indice certain reste que les régimes politiques tyranniques privilégient toujours une langue et cherchent à l'imposer comme à l'instrumentaliser. Un homme ne se définit pas par sa langue, du moins rien n'empêche qu'il se définisse tout autant par plusieurs. Des personnes « multiculturelles » n'ont pas pour autant plusieurs identités, même si elles enrichissent par là leur identité.

---

<sup>28</sup> Auguste, comme les empereurs après lui, parlait grec en privé, Charlemagne ne parlait pas le « français », etc.

<sup>29</sup> Comme si une frontière passait entre elles, deux universités bruxelloises, l'une flamande, l'autre wallonne, viennent d'ouvrir un projet Socrates.

<sup>30</sup> À cette occasion, un nouveau portail web consacré aux langues et consultable dans les vingt langues officielles a été lancé sur EUROPA, le site web de l'ensemble des institutions de l'Union.

*La perspective critique.* — Comme l'apprentissage d'une autre langue reste une démarche vers l'altérité, le plurilinguisme permet un décentrage critique. Le caractère critique du plurilinguisme est lié au caractère critique de la culture. Il engage à adopter, sinon le point de vue de l'autre, du moins un autre point de vue : en exprimant son point de vue avec d'autres moyens, on l'enrichit. Le plurilinguisme permet d'échapper à ce que l'on croit être le déterminisme linguistique, et d'acquérir ainsi une liberté de pensée hors des préjugés invétérés dans la langue maternelle.

Se cultiver, c'est pouvoir dépasser sa culture d'origine. La langue maternelle appartient à la culture dans une première acception, très générale, qui rattache chaque homme à un groupe social. Dans la seconde acception, la culture va au-delà des préjugés d'appartenance : multiculturelle, elle engage une réflexion sur les cultures.

*Situation de la culture européenne.* — « Le roman, disait Kundera, a fait l'Europe » : Rousseau, Richardson, Goethe se répondent. De fait, tout objet culturel est potentiellement cosmopolite dans sa création comme dans son interprétation. Voici deux exemples.

Le *Tamerlano* de Haendel, musicien saxon italianisant, créé à Londres en 1724 sur un livret italien élaboré par Agostino Piovene d'après le *Tamerlan ou la mort de Bajazet* du Français Jacques Pradon (1675), met en scène l'empereur des Tartares, Tamerlan, celui des Turcs, Bajazet, un prince grec, Andronico, et la princesse de Trébizonde, Irène<sup>31</sup>.

L'Orient n'était pas en reste. Délibérément, en organisant la synthèse d'éléments iraniens, Indiens et Occidentaux, Humayun et son fils Akbar ont suscité l'une des cultures artistiques les plus admirables. Mi-villa vénitienne, mi-mausolée islamique, le Taj Mahal est ainsi l'un des multiples chef-d'œuvres de ce que les nazis nommaient « l'art dégénéré » (*entartete Kunst*). Le domaine de l'art, forme évidemment éminente de la culture, échappe à tout repliement identitaire, ce qui permet aux personnalités originales de s'y former et de s'y exprimer.

Au demeurant, dès les premiers programmes d'anthropologie comparée, celui de Humboldt notamment, l'objet des sciences de la culture n'est plus l'homme en soi ni la société en soi, mais bien la *diversité* humaine, dans sa dimension historique. Au-delà des métaphores biologiques récurrentes aujourd'hui, l'humanité ne peut se définir uniquement par son génome : le plurilinguisme et la traduction sont des preuves quotidiennes que l'humanité existe « par construction » — et se constitue d'abord dans sa dimension culturelle.

*Plurilinguisme et culture européenne.* — Il n'est pas exclu que l'Europe rencontre des difficultés politiques parce qu'elle a privilégié la construction économique sur la construction culturelle. Alors que l'ouverture des marchés n'entraîne chez le citoyen aucun sentiment d'adhésion, le sentiment d'une appartenance culturelle est un puissant facteur d'identité. Comment le plurilinguisme peut-il renforcer ce sentiment ?

Barbara Cassin écrivait récemment : « Babel est une chance, les langues sont des filets jetés sur le monde qui pêchent d'autres poissons, la langue de l'Europe n'est pas une langue mais un échange entre des langues qui s'étonnent l'une par l'autre, il faut parler au moins deux langues pour parler la sienne et comprendre qu'on en a une : la « diversité culturelle » ainsi comprise désigne une raison politique d'espérer ».

Comme l'Europe des œuvres a préparé les unités nationales qui ont réfléchi leur tradition, une réflexion sur l'autorité textuelle s'impose à présent : l'Europe a besoin d'établir un corpus multilingue de ses œuvres, qui jouera pour l'avenir le rôle du canon antique pour la Renaissance. Le meilleur critère me semble celui de la traduction, car les œuvres traduites ont plus que les autres contribué à l'édification d'une culture plurilingue.

Si l'Europe ne trouve pas son identité politique parce qu'elle n'a pas constitué son identité culturelle, l'effort linguistique consenti pour construire les identités nationales devrait sans doute être étendu à l'édification culturelle de l'unité européenne. Ce que les nationalismes

---

<sup>31</sup> Dans son interprétation le 13 novembre 2005 au Châtelet, l'opéra était chanté par deux Suédois, deux Américains, une Irlandaise et une Française. L'orchestre comptait des Néerlandais, des Allemands, des Belges, des Espagnols, des Anglais, un Italien et un Japonais.

ont fait, un cosmopolitisme raisonné peut le couronner – en garantissant l'Europe contre toute radicalisation politique.